L'interculturel entre réception et invention. Contextes, médias, concepts

Interculturality, between Reception and Invention. Contexts, Media, Concepts

Jacques Demorgon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4538>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4538

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 43-70

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques Demorgon, « L'interculturel entre réception et invention. Contextes, médias, concepts », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 08 octobre 2015, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4538> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4538>

JACQUES DEMORGON

Université de Reims
j.demorgon@wanadoo.fr

L'INTERCULTUREL ENTRE RÉCEPTION ET INVENTION. CONTEXTES, MÉDIAS, CONCEPTS

Résumé. — Les problèmes culturels, internes et externes, des États-Unis sont le premier contexte d'origine de l'interculturel volontaire. En Europe, la réception de ces travaux a donné lieu à certaines réticences. Deux autres orientations de l'interculturel se sont développées : à partir de l'immigration et à partir de la construction européenne. Ces trois courants n'opèrent qu'en partie leur jonction. Au plan médiatique, les revues naissent et disparaissent ; les dictionnaires n'enregistrent pas vite les termes nouveaux ; les disciplines universitaires sont plutôt fermées. Une interrogation conceptuelle est dès lors nécessaire. Les cultures ne peuvent être invoquées au détriment des actions. L'interculturel volontaire ne peut ignorer qu'il est lié à l'interculturel factuel. Celui-ci, pacifique ou violent, nous enjoint de relier l'histoire et l'actualité. Enfin, l'interculturel doit savoir se situer par rapport au multiculturel et au transculturel.

Mots clés. — Cultures, interculturel, multiculturel, transculturel, médias, revues, dictionnaires, disciplines universitaires, action, histoire, violence, invention, États-Unis, Europe.

Nous partons du champ notionnel nouveau des cultures et de l'interculturel et l'entendons au sens large avec ses adjectifs : pluriculturel, multiculturel, transculturel ; ses substantifs : multiculturalité, interculturalité, interculturation ; ou encore sa dénomination de doctrines et d'acteurs : multiculturalisme, multiculturalistes, interculturalisme, interculturalistes. Nous nous demandons d'abord quels sont les contextes d'origine de ce champ notionnel. Nous en avons retenu trois fort différents. Chronologiquement, le premier est le milieu d'invention de la communication interculturelle aux États-Unis. Le second est, en France, le milieu de l'école, bouleversé par les flux migratoires. Le troisième est le milieu politique et pédagogique, des échanges franco-allemands, puis européens. Nous nous demandons, ensuite, quelle est la réception de ces nouvelles perspectives interculturelles, en regardant du côté des médias et des disciplines universitaires. Des revues ont-elles accompagné, soutenu ces apports interculturels originaux ? Des dictionnaires de base et spécialisés ont-ils enregistré les mots représentatifs de cet univers mental et pratique ? Des disciplines universitaires ont-elles pris en compte et développé l'interculturel ?

Ces deux types de constats – qui concernent les contextes d'origine et les médias d'accueil et de développement – laissent encore de côté l'analyse critique de ce champ. L'interculturalisme s'est vu reprocher une surestimation du rôle des cultures par rapport à celui des actions. L'interculturel paraît tiraillé entre le multiculturel de différences peu compatibles, et le transculturel, prometteur d'unité de la société. Que penser encore de la focalisation de l'interculturel sur l'actualité, et du délaissement consécutif de l'histoire ? Ne faut-il pas prendre acte de la genèse des grandes données culturelles historiques et actuelles ? Sans prise en compte et confrontation, théorique et pratique, avec cet interculturel factuel, l'interculturel volontaire ne risque-t-il pas de continuer à susciter des réserves légitimes, voire une franche hostilité ?

L'invention américaine de la communication interculturelle

Généralement, l'histoire de la communication interculturelle aux États-Unis commence, avec la création, à Pittsburgh, en 1947, du *Foreign Service Institute*, service de formation des diplomates. W. Leeds-Hurwitz (1993b : 1706) a présenté l'histoire de cet institut. Remontons le temps pour souligner quelques étapes. Dans les décennies antérieures, des études se mettent en place sur les Indiens, puis sur les populations noires en interaction plus diversifiée. De plus, du fait d'une nécessité inattendue, le besoin de savoir, de connaître, se porte sur un « autre », radicalement extérieur aux États-Unis, les Japonais. Ruth Benedict (1946, 1987) reçoit commande d'une étude sur leur culture qu'elle fait à partir de documents. De son côté, l'armée américaine commande un film sur les Japonais. Les circonstances exceptionnelles de la Deuxième Guerre mondiale

mettent en évidence les échecs graves résultant d'une méconnaissance de l'adversaire. Dans le contexte de l'immédiat après-guerre, le *Foreign Service Institute* forme les diplomates américains à la connaissance des langues et cultures étrangères. En puisant leurs exemples dans les situations des diplomates en poste, ces formations se centrent sur les phénomènes interculturels. À Pittsburgh encore, l'extension de ce type de formation conduit à la création des « ateliers de communication interculturelle », pour permettre une meilleure adaptation des étudiants étrangers à l'Université. Ceux-ci insistent, auprès de Edward T. Hall, pour obtenir plus de ressources directement utilisables (Winkin, 1993 : 1713). En fait, un ensemble d'études se développe alors en faveur de la prise en compte des subjectivités et de l'amélioration des communications : sémantique générale (Korzybski, 1933), la carte n'est pas le territoire ; non-directivisme (Porter, 1962) ; analyse transactionnelle (Berne, 1970) et programmation neuro-linguistique.

De telles situations, liées aux subjectivités et aux cultures, allaient se développer dans le contexte de concurrence économique exacerbée de l'économie mondiale, entraînant la nécessité de formations aux situations interculturelles : entrepreneuriales, managériales, productives, commerciales. Ainsi, la communication interculturelle bénéficie-t-elle d'un terrain favorable aux États-Unis (Leeds-Hurwitz, 1993a : 500). Devenue discipline spécifique, deux grandes revues lui sont consacrées : l'*International and Intercultural Communication Annual* (1974) et l'*International Journal of Intercultural Relations* (1977). Les titres l'indiquent, il s'agit de donner une extension internationale à la perspective interculturelle. D'ailleurs, dès 1974, des universitaires et des responsables internationaux (Banque mondiale) fondent la société pour l'éducation, la formation et la recherche interculturelles (*Society for Intercultural, Education, Training and Research*). Le réseau global *Sietar International* s'établit au Canada, au Mexique, en Europe, au Japon et en Indonésie. Les intitulés des dix-huit congrès de *Sietar International*, entre 1981 et 1998, soulignent la volonté de développer l'interculturel. Le terme lui-même apparaît dans onze intitulés sur dix-huit, « multiculturel » et « multiculturalisme » n'y étant présents qu'une fois chacun. Dans le quart de siècle qui va suivre, la communication interculturelle se construit comme discipline scientifique, tout en étant à la base de formations pratiques dans de multiples domaines. Pour ses futurs développements, de Triandis à Samovar, de Landis et Brislin, à Gudykunst, Gallois, Chen et Starosta, on se référera, en français, aux exposés critiques détaillés de Tania Ogay (2000).

Contexte international et concurrence économique

L'interculturel, en Europe, est d'abord réception d'un champ notionnel édifié aux États-Unis. En témoignent, d'une part, le rôle de *Sietar international* dans la création de sociétés nationales européennes et, d'autre part, la diffusion massive, faite en Allemagne, par la Direction publicitaire du magazine *Stern*, des travaux de Edward

T. Hall et Mildred Reed Hall (1984). *Sietar France* est créée en 1979, cinq ans après *Sietar international*, *Sietar Allemagne*, en 1982 et *Sietar Hollande*, en 1983. *Sietar* est aussi implantée en Grande-Bretagne, Autriche et Portugal. Ces influences américaines sont à comprendre dans la perspective mondiale qui englobe et dépasse les États-Unis. Les personnes, présentes aux premières rencontres de *Sietar France*, appartiennent à des institutions internationales (Banque mondiale, Océde), de grandes entreprises (Shell, Renault, Elf Aquitaine), des instituts (Ined, Ina), des universités et centres de formation (Paris 9-Dauphine, Centre d'enseignement supérieur des affaires). À la sixième conférence de *Sietar international*, en 1980, les ateliers proposés portent sur : « Nouveau rôle du diplomate. Circulation libre de l'information à travers les cultures. Transfert de technologie à travers les cultures. Business à travers les cultures. Formation interculturelle pour l'assistance technique ». Ces intitulés stratégiques évoquent les cultures comme champs de ressources ou de résistances. C'est l'époque des cultures d'entreprises et des formations à l'expatriation. Les prises de position, inventées en Europe, n'allaient pas manquer. Ainsi, Geert Hofstede montre-t-il que l'importance accordée aux cultures d'entreprises a ses limites ; les cultures décisives des cadres des cinquante-six filiales IBM sont les cultures nationales. À la neuvième conférence annuelle de *Sietar international*, en Italie, on a déjà une table ronde sur les problèmes de la communication interculturelle dans la Communauté européenne. En 1991, *Sietar Europa* est créée.

Un second événement est, lui aussi, éclairant sur la réception de l'interculturel américain en Europe : l'édition et la diffusion, à des milliers d'exemplaires, auprès d'institutions publiques ou privées, de deux ouvrages d'Edward. T. Hall et Mildred Reed Hall (1984). Sous le titre, *Les différences cachées. Une étude de la communication internationale*, deux livres existent : *Comment communiquer avec les Allemands* et *Comment communiquer avec les Français*. *Stern Publicité*, stratège de l'opération, inscrit l'étude de la communication interculturelle dans le courant de ses propres recherches. Elles ont porté sur les médias dans dix-sept pays européens, sur les magazines, sur les campagnes publicitaires nationales et internationales. Le contexte international ne peut se ramener au seul terrain de l'économie mondiale. Rappelons les prises de position de l'Unesco (1980) qui, dès sa conférence générale de Nairobi, en 1976, souhaite que soient posés ensemble le respect de la spécificité des cultures et la nécessité des relations interculturelles.

Les immigrations et l'école

En France, l'interculturel sera reconnu à partir de l'immigration et de ses conséquences pour l'école. Martine Charlot (1982) souligne que, dès 1975, il existe un premier projet franco-portugais et une publication : *Esquisse d'une méthodologie interculturelle pour la formation des enseignants et des opérateurs*

sociaux. En 1976, l'Association française des arabisants s'engage aussi dans l'optique interculturelle. Les instances européennes soutiennent ces engagements en s'appuyant sur les organismes nationaux comme, en France, le Centre de recherche et d'étude pour la diffusion du français (Crédif). Le Conseil de la coopération culturelle, du Conseil de l'Europe, s'engage avec Micheline Rey (1983, 1997), comme avec Louis Porcher (1979, 1981) qui souligne la nécessité de poursuivre les expériences « avant de pouvoir tracer les lignes d'une action d'ensemble, à l'échelle de l'Europe ». En France, les Centres de formation et d'information pour la scolarisation des enfants de migrants (Cefisem) sont mis en place. Le Centre national de documentation pédagogique (Cndp) prend en charge l'information. *Migrants Formation* (1981) publie un numéro spécial sur « L'éducation interculturelle », thème repris par Martine Abdallah-Pretceille (1982), H. Hannoun (1982), M. Huart (1982) et nombre d'autres auteurs cités par Claude Clanet (1990 : 54). Une rencontre nationale sur l'interculturel se tient à l'École normale de Toulouse, en 1982, sur la base d'une documentation établie par huit Cefisem et par l'équipe du Crédif. Claude Clanet (1986) tente de périodiser l'évolution. Juste après 1970, c'est toujours la seule maîtrise de la langue française qui est mise en avant. L'arrêt de l'immigration, en juillet 1974, conduit à une politique du retour. D'où, sans doute, la prise en compte, dès 1973, des langues et cultures des pays d'origine, dans le cadre des activités d'éveil. Certains enseignants considèrent cette référence aux cultures, comme partageable par tous les enfants. Le mot interculturel est repris dans une circulaire du 25 juillet 1978.

Toutefois, les enseignants sont partagés, certains soulignent déjà les ambiguïtés de l'interculturel. Plus tard, Jean-Pierre Gaudier (1993), attribue « la fréquente paradoxalité des applications pédagogiques au caractère erroné de l'interculturalisme qui met au premier plan les différences culturelles et néglige les données socio-politiques ». En revanche, sous la revendication d'égalité républicaine, Claude Clanet (1990) voit, quant à lui, le refus du pluralisme, le maintien de la priorité accordée au contexte français. Il diagnostique le risque d'un effacement de l'interculturel. Moins de vingt ans après son article de 1982, Martine Abdallah-Pretceille (1999) publie *L'Éducation interculturelle*, dans la collection « Que sais-je ? » : indice d'une réception croissante de l'interculturel dans le grand public.

Contextes franco-allemand et européen

Lors du traité de l'Élysée, en 1963, Charles de Gaulle et Konrad Adenauer décident de créer un Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj), chargé de promouvoir les rencontres des deux jeunes. En 2003, le quarantième anniversaire du Traité et le quarantième anniversaire de la naissance de l'Office ont été célébrés. La communication interculturelle franco-allemande ne se

déploie pas aux seuls plans habituels des hommes d'affaires, des politiques, des artistes, mais s'étend aux jeunes et jeunes adultes, de différentes couches sociales. En quarante ans, sept millions en bénéficieront. Il n'existe que deux autres Offices : franco-qubécois et germano-polonais. Cependant, l'Europe a souhaité mettre en place une approche multilatérale avec « Jeunesse pour l'Europe ». Divers chercheurs, dont Marie-Thérèse Albert (1999), ont étudié les modalités et les résultats des apprentissages interculturels, en fonction de ces diverses sortes de rencontres bi, tri ou multilatérales. Il faut préciser que, dès 1974, le service des recherches de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, sous la direction d'Ewald Brass, met en œuvre des recherches fondées surtout sur deux méthodes : l'observation participante de rencontres habituelles de jeunes ; la recherche-action expérimentale, conduite par de jeunes adultes bénéficiant d'une équipe binationale et interdisciplinaire de chercheurs. D'autres méthodes, plus spécifiques, sont utilisées : l'analyse institutionnelle, la méthode biographique, le photo-langage, la création esthétique et ludique, les méthodes non-verbales d'expression corporelle. Dans le temps qui sépare deux rencontres, des recherches approfondies, historiques par exemple, accompagnent et relayent les observations de terrain. En raison des évolutions européennes et mondiales, les perspectives de l'Office franco-allemand pour la jeunesse se sont étendues au-delà de la stricte relation franco-allemande.

Dans bien des cas, on trouve des minorités de jeunes issus des diverses immigrations. De plus, des rencontres tri-nationales à l'Ouest s'étendent du fait de l'élargissement de l'Europe à l'Est et des conséquences des guerres balkaniques. Ces rassemblements, recherches, échanges donnent lieu à nombre de publications. Tania Ogay (2000), de l'Université de Genève, a souligné l'originalité de cette interculturalité franco-allemande et européenne. Celle-ci se prolonge, aujourd'hui, au plan de formations professionnelles universitaires, avec, par exemple, des *cursus* intégrés franco-allemands et des doubles diplômes encouragés par l'Université franco-allemande (UFA). Deux importants colloques ont eu lieu sur ce sujet. Ces formations entraînent des séjours de six mois, un an, ou plus, dans l'autre pays, séjours favorables à des découvertes interculturelles approfondies. De plus en plus de formations, et surtout de diplômes d'études supérieures, présentent les perspectives interculturelles dans leur intitulé. Sans pouvoir être exhaustifs, Otto Lüdemann (2003) pour l'Allemagne, et Nelly Carpentier (2003) pour la France, en ont donné de nombreux exemples. Un autre domaine original, celui des échanges transfrontaliers, s'est ouvert avec le soutien de l'Europe. Pratiqués, d'abord, dans les régions situées de part et d'autre du Rhin, ils y ont bénéficié de formations, comme à l'*Euro-Institut* de Kehl. Cette perspective s'étend maintenant aux relations transfrontalières avec la Belgique, le Luxembourg, la Suisse, l'Italie et l'Espagne.

Les perspectives d'interculturalité des trois contextes évoqués – la communication interculturelle américaine et les entreprises, l'école et l'immigration, la construction européenne – sont juxtaposées, voire opposées, mais des tentatives de coopération ont lieu. Divers chercheurs travaillant, ou

non, à l'Ofaj, se retrouvent sur divers terrains : en observation participante dans les rencontres de jeunes ; dans les stages expérimentaux de jeunes adultes ; dans le travail d'analyse et de formation en entreprise et dans des colloques. Ils produisent leurs études au cœur de ces échanges.

Un champ multiple et fluctuant : revues et collections

Au début des années 80, l'interculturel est le thème choisi par trois revues. *Les Amis de Sèvres* (1982) traitent de « La communication interculturelle ». *Pour* (1982) propose même d'aller « Vers une société interculturelle ? ». *Pratiques de formation – Analyses* (1983), de l'Université Paris 8, présente « L'Éducation et les défis interculturels ». La revue attendra 1999, pour un nouveau numéro, double cette fois, titrant : « Le travail de l'interculturel : une nouvelle perspective pour la formation ». *Vous avez dit... interculturel !* (« Vous avez dit bizarre ! »), revue du Cefisem de Caen, paraît avec « L'invention de l'interculturel » de Serge Cabioc'h et G. Ozan (1983). Dès le second numéro, c'est le grand écart entre l'histoire et l'actualité, de « Monothéisme judaïque, entre nomadisme sauvage et despotisme d'empire » de Jean-Louis Déotte (1984) à « École et diversité culturelle » d'Ilda Simon Barouh (1984). Plus tard, une jonction se fait entre le Cefisem de Caen, l'Ofaj et le Collège international de philosophie, si bien qu'il y aura encore un numéro, en 1990, sur « L'Europe ».

Sietar France transforme ses *Cahiers* en une véritable revue : *Intercultures* (1987-1993), « Revue pluridisciplinaire spécialisée en formation interculturelle », dirigée par André Cresson. Elle traite des questions interculturelles en relation aux langues, à l'immigration, aux entreprises. Des numéros spéciaux portent sur l'expatriation, le rapport « Corps et cultures », la communication interculturelle. À la fin du soutien de *Sietar France*, Frank Gauthey la reprend comme « Revue d'études des relations internationales et interculturelles ». On souligne moins la formation que l'étude. Trois numéros voient alors le jour (1993-1995). À cette époque aussi, l'Association européenne de management interculturel (Aemi) publie un bref livret, sous la responsabilité de Franck Gauthey (1990) et Dominique Xardel. En juin 1988, le Centre pour les équipes de recherches et d'études des situations interculturelles (Céresi), de l'Université Toulouse-Le Mirail, publie *Les Cahiers du Céresi* (1989-1991) dont les thèmes sont : « La formation en situation interculturelle » et « Dynamiques d'intégration en situation interculturelle ». La publication s'arrête avec « Islam et modernité ». L'Association pour le rayonnement des langues européennes (Arles), présidée par Nadine Dormoy, présente, en mai 1991, *Europe plurilingue*. Dès le numéro zéro, Pénélope Calliabetso, d'Athènes, évoque l'enseignement, le savoir et le savoir-faire interculturels. En moins de douze ans, la publication produira vingt-cinq numéros. Dans le dernier, Constantin Karanatsis (2002) témoigne de son

enseignement d'éducation interculturelle à l'Université de Patras. La quatrième de couverture énumère tous les thèmes de la revue, et – *lapsus calami* – deux fois « la communication interculturelle ». Marie Rebeyrolle, qui dirige *Les Cahiers de l'Ensptt*, fait paraître, en 1998, un numéro spécial. Une vingtaine d'experts s'expriment sur *Management et mondialisation. La gestion des différences culturelles dans les entreprises*. La revue s'arrêtera, au douzième numéro, en 2001. À travers cette énumération certes incomplète, nous espérons avoir montré la réalité des tentatives effectuées pour produire « ces tribunes du nouveau » que sont souvent certaines revues. Ajoutons un dernier exemple. En 1998, Odile Pons fonde *Conventions et management européens*. Elle enquête sur les rencontres en Europe, sur la place de l'interculturel à l'université ; chaque numéro comporte une rubrique sur l'interculturel et le magazine paraît pendant deux ans.

D'autres publications, bénéficiant d'aides privées et publiques, entretiennent toujours, le travail et la réflexion sur tel ou tel point spécifique. Ainsi, la revue *Hommes et Migrations*, dont l'intitulé remonte à 1965, est-elle très active. Elle émane aujourd'hui d'un groupement d'intérêt public qu'est l'Agence pour le développement des relations interculturelles (Adri), laquelle a étendu sa thématique au-delà des stricts problèmes d'immigration, à travers des numéros tels que « Regards croisés – France – Allemagne », ou encore « Laïcité mode d'emploi ». En 1984, Pierre Dasen, avec un groupe d'universitaires chercheurs, crée l'Association pour la recherche interculturelle (Aric). L'intérêt de l'association, aujourd'hui présidée par Mohamed Lahlou, est d'avoir réussi à regrouper des chercheurs francophones de divers pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord et latine. En 2003, l'Aric tient son neuvième congrès à Amiens, après ceux de Genève (2001) et de Nanterre (1999). L'Aric ne dispose pas d'une revue mais d'un bulletin, édité par Colette Sabatier qui renforce la perspective pédagogique, tout en demandant aux adhérents d'avantage d'articles. Faute de vraie revue, l'Aric, en revanche, dispose d'une collection d'ouvrages, *Espaces interculturels*, dans laquelle, elle a d'abord réuni les actes de ses colloques. À l'Ofaj, une publication interne, intitulée *Textes de travail*, sous-titrée *apprentissages internationaux et interculturels*, propose aux divers publics intéressés, l'exposé de résultats des expériences et recherches concernant les rencontres franco-allemandes de jeunes et les rencontres expérimentales de jeunes adultes. Née en 1983, la série comporte, en 2003, vingt-et-un numéros, publiés en allemand et en français, en version papier et en-ligne. En dehors des *Cahiers*, un ouvrage supplémentaire d'extraits a été produit, en anglais, sous la responsabilité de Tom Storrie (2000). Des chercheurs, présents dans les champs de l'interculturel franco-allemand et européen, disposent de collections spécifiques chez divers éditeurs. Dirigée par Remi Hess et Lucette Colin, *Exploration interculturelle et sciences sociales* (Anthropos) compte, aujourd'hui, près d'une cinquantaine d'ouvrages. Du côté allemand, Hans Nicklas a créé *Europäische Bibliothek interkultureller Studien* (Campus Verlag).

Dictionnaires des disciplines, dictionnaires « grand public »

Ce qui n'est pas dans le dictionnaire n'existe pas. Or, les dictionnaires ont-ils accueilli le champ de l'interculturel ? Sans être exhaustif, on consultera d'abord les dictionnaires des disciplines spécialisées, les plus proches du champ notionnel de l'interculturel : anthropologie, ethnologie, sociologie, psychologie, pédagogie, philosophie. Dans le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (Bonte, Izard, 2002), on trouve « analyse comparative » ou « comparaison interculturelle », déjà là dans l'édition de 1991, mais rien d'autre. Dans le *Grand dictionnaire de la psychologie* (Bloch et al., 1991 : 394), on relève « interculturelle (approche) » : il y est seulement question de confronter à la diversité des cultures, le développement de l'enfant selon Jean Piaget. Rien n'est changé avec l'édition de 1999. Dans le *Dictionnaire encyclopédique de psychologie* (Sillamy, 1980), la « psychiatrie interculturelle » est mentionnée à l'article « psychiatrie ». Ce sont là des entrées limitées : le champ notionnel de l'interculturel n'est pas pris en compte pour lui-même. D'ailleurs, dans le récent *Vocabulaire psychologique et psychiatrique* (Godfryd, 2003), on ne trouve aucun des trois termes. Dans le *Grand dictionnaire de la philosophie* (Blay, 2003), il en va de même, ainsi que dans le *Dictionnaire de philosophie politique* (Raynaud, Rials, 2003) ; et, pareillement dans, *Les Notions philosophiques* de la monumentale *Encyclopédie philosophique universelle* (1990-1994). Rien non plus dans *Le Vocabulaire des philosophes* (Zarader, 2002). « Interculturel » n'est ni chez Jürgen Habermas, en dépit de nombreux développements sur la communication, ni chez Jacques Derrida, si soucieux de l'entre-deux et de l'indécidable. Quant aux dictionnaires de la langue française (Pruvost, 2002), ne devraient-ils pas être attentifs par principe ? Cependant, les trois termes recherchés ne figurent ni dans *Le Littré* (2000), ni dans le *Lexis Larousse de la langue française* (2002), ni dans le *Dictionnaire encyclopédique Auzou* (2003). Quant au *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey et al., 2000), il ne comporte ni interculturel ni transculturel, mais signale « multiculturel » comme attesté en 1977. Enfin « interculturel » fait son apparition dans *Le grand Robert de la langue française* (Rey, 2001 : 273). L'article situe l'apparition du terme entre 1970 et 1980, mais donne des exemples de 1980 et 1981 : « dialogue interculturel » sur France Culture, le 17 mars 1980, et « comparaisons interculturelles » dans *La Recherche* (mai 1981 : 574). L'enquête auprès des Éditions Larousse a été instructive. Dans leurs dictionnaires, en plusieurs tomes, il y a « intercultures » en agriculture ! Dans le dictionnaire en un volume, par exemple le *Petit Larousse Grand Format*, on relève, sommairement définis : multiculturel, « concerne plusieurs cultures » ; interculturel, « contacts entre cultures » ; transculturel « relations entre cultures ». Leur première introduction date de 1989. Un expert sociologue dont le nom n'a pas été retrouvé jusqu'ici avait mission d'introduire des mots nouveaux reconnus et avait proposé ces trois termes. Les autres dictionnaires, en un volume, comportent aujourd'hui, eux aussi, ces termes. Dans le

Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré, « interculturel » est proposé en 1993, et se trouve dans l'édition de 1994. Nous n'avons pas d'assurance sur la première introduction dans *Le Petit Robert*, mais le terme est déjà présent dans l'édition de 1996, et, dans celle de 2003, nous lisons les trois termes. Ces données mettent en évidence le rôle du dictionnaire de base. Il est régulièrement demandé par un vaste public et facile à renouveler. À son propos, la concurrence joue, comme le prouve une publicité qui court en ce moment même : « Retrouvez les mots nouveaux dans le *Petit Larousse 2004* ».

Une hypothèse intéressante se présente : c'est l'expert, personnellement engagé dans le nouveau champ de recherche, qui est le vecteur de l'introduction. On va s'en rendre compte, à travers un prolongement de la recherche, sur les dictionnaires spécialisés. Soit deux dictionnaires de pédagogie : l'un ne fait aucune mention des trois termes (Arenilla, 2000) ; l'autre, le *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, ne mentionne pas davantage « multiculturel » et « transculturel » (Champy, Étévé, 2000). En revanche, l'article « Pédagogie interculturelle », signé par Martine Abdallah-Pretceille (1998), y est présent. Prenons maintenant plusieurs dictionnaires de sociologie. Le *Dictionnaire de sociologie* (Étienne et al., 1997) ne comporte ni « interculturel », ni « multiculturel », ni « transculturel ». Il en va de même du *Dictionnaire des sciences économiques et sociales* (2002) et du *Dictionnaire critique de la sociologie* (Boudon, Bourricaud, 2002). En revanche, c'est Michel Wieviorka (1999 : 160) qui introduit l'article « multiculturalisme » dans le *Dictionnaire de sociologie* (Boudon, Besnard, 1999). Dans le *Dictionnaire de psychologie* (Doron, Parot, 1998), il n'y a ni « multiculturel », ni « transculturel ». Mais, Carmel Camilleri (1998 : 393), chargé de l'article « culture », ajoute un article « interculturel ». De même, dans le *Dictionnaire critique de la communication* (Sfez, 1993), Yves Winkin introduit le champ double de « La communication interpersonnelle et interculturelle ». Enfin, dans un recueil d'articles « *La communication, État des savoirs* », Edmond Marc (1997) rédige un texte intitulé : « Les dessous de la communication interculturelle ».

Champs de l'interculturel et champs disciplinaires

Selon l'heureuse expression de Béatrice Fleury-Vilatte et Philippe Hert (2003), « le poids de la structuration disciplinaire » est bien apparu dans les recherches précédentes. Une observation étonnante confirme cette résistance structurelle de disciplines qui sont déjà construites avec leurs objets, méthodes et auteurs. Edmond Marc (2002) et Remi Hess (2002), familiers des recherches interculturelles, sont sollicités pour écrire sur « interaction » et sur « institution » dans le *Vocabulaire de Psychosociologie* (Barus-Michel, Enriquez, Lévy, 2002). Dans ce contexte spécifique, il y a, pour eux, un grand nombre de données dont ils savent que l'évocation est attendue des lecteurs. La pression

de conformité disciplinaire s'impose aussitôt. Même sur des thèmes qui le permettraient, et sans que ce soit volontaire, ils n'abordent pas le champ de l'interculturel. Il faut bien voir que la mise en évidence de l'interculturel n'est pas le fait des sciences humaines. Elle résulte de la croissance des déplacements, de celle des informations et de leur traitement. De plus, l'interculturel apparaît comme une dimension des relations qu'entretiennent des pays, des entreprises, des groupes et des personnes. Tout domaine de diversité est susceptible d'une prise en compte interculturelle : relations entre sexes, générations, couches socio-économiques et professions. L'interculturel prolifère, sans se constituer en champ de cohérence. Certes, il a toujours fait partie de la condition humaine, mais la mise en perspective spatio-temporelle, qui permet de le découvrir, est récente. Elle n'a pas encore atteint certaines des disciplines établies, fascinées par le souci, légitime aussi, d'universalité scientifique. En réalité, dans quelques disciplines, certains chercheurs intègrent ce supplément interculturel, plus qu'ils ne s'y opposent. On le constate dans les *cursus* des formations professionnelles universitaires où la prise en compte de dimensions d'études culturelles et interculturelles est de plus en plus fréquente. Otto Lüdemann (2003) pour l'Allemagne, et Nelly Carpentier (2003) pour la France, déjà cités, l'ont récemment montré. De plus, certaines disciplines, ou sous-disciplines, se constituent, en souhaitant parvenir à un traitement plus rigoureux et plus fécond des faits culturels. C'est le cas pour la pédagogie interculturelle, avec Claude Clanet (1986, 1990) et Martine Abdallah-Pretceille (1999), pour la psychologie interculturelle, avec Carmel Camilleri (1990) et Patrick Denoux (1994) dont la définition rigoureuse de l'interculturalité a reçu un écho favorable. Nous sommes conduit à une autre observation, *a priori*, plus surprenante. Le champ des cultures et de l'interculturel est si vaste et complexe que, sans même penser à s'y référer, des disciplines nouvelles y contribuent. L'anthropologie familiale de Frédéric Le Play reprise par Emmanuel Todd (1999), associe structures de pouvoir et structures familiales. Les oppositions entre l'autorité et la liberté, ou encore entre l'inégalité et l'égalité sont considérées, en même temps, au plan familial et au plan politique. Cela permet encore de mieux comprendre les révolutions française et russe, en raison d'une dynamique associative liant cultures et conduites, histoire des pays et histoire des personnes. Un autre domaine nouveau, non encore perçu comme interculturel, est celui des médiations à l'œuvre « entre » toutes les activités humaines : matérielles, techniques, symboliques, politiques. Ensemble, elles se développent et donnent forme et sens uniques à une société. Régis Debray (2000) a nommé « médiologie » l'étude de cette interactivité créatrice. Elle amène à définir des médiasphères historiques, grandes formes sociétales successivement prédominantes. Elles se construisent, sur le très long terme, au cours d'interactions également conflictuelles entre acteurs diversement engagés. Elles se succèdent, restent co-présentes mais diversement prégnantes. Elles constituent les conditions profondes de l'interculturalité d'hier et d'aujourd'hui. Mnémosphère où domine la mémoire orale ; logosphère où domine l'écriture de la parole divine ; graphosphère où l'imprimerie permet de conserver et de

diffuser la mémoire écrite de l'histoire, des techniques, du savoir et enfin, vidéosphère où domine le multimédia numérisé, conduisant à la reproduction et à l'échange démultiplié de l'écrit, de l'image et du son.

L'interculturel : soupçons et questions ?

Les deux études, des contextes et des médias, laissent la place à l'interrogation qui requiert une troisième étude. Et si ce champ de l'interculturel laissait fortement à désirer sur le plan conceptuel ? Extension floue, rigueur douteuse, fécondité mal assurée que même des partisans soulignent. Pour la seule communication interculturelle, Yves Winkin (1993 : 416) écrit : « Il y a peu de concepts propres, peu d'idées théoriques fortes. Il faut tout refaire... ». Selon Gilles Verbunt (2001 : 10) : « l'outillage conceptuel traditionnel est incapable de décrire de façon adéquate ce qui se passe ». Pour Remi Hess (2003 : XI) : « S'il n'y a pas encore de théorie de l'interculturel, c'est parce qu'il est le résidu des théories qui n'ont pas su intégrer sa réalité et sa signification ». À partir de ces premières remarques, nous présenterons les principales critiques. Nous verrons ensuite si elles sont prises en compte et si des essais, en cours, construisent, dans son ensemble, ou en partie, de façon plus rigoureuse et plus féconde, le champ notionnel et pratique de l'interculturel.

Mais, faut-il *Construire l'interculturel* ? Roselyne de Villanova, Marie-Antoinette Hily, Gabrielle Varro (2001 : 1) s'interrogent et semblent vouloir aller « de la notion aux pratiques ». Aussi, Yves Winkin (1993 : 415) hésite-t-il sur les parts souhaitables du théorique et du pratique, dans la constitution d'un nouveau champ de recherche. Cependant, il pense important de « montrer que l'interpersonnel et l'interculturel sont des objets de savoir – pourvu qu'ils soient construits théoriquement ».

En l'occurrence, cette construction soulève de difficiles questions. La notion d'interculturel défend-elle vraiment la diversité des cultures ou ne contribue-t-elle pas, plutôt, à la réduire ? D'ailleurs, la notion de culture est-elle satisfaisante ? Est-il judicieux de se détourner de celle de civilisation ? N'abuse-t-on pas de la culture pour expliquer les actions des humains, en occultant ainsi leur liberté ? Comment s'y retrouver entre l'interculturalisme, le multiculturalisme et le transculturalisme ? Surtout, n'y a-t-il pas une occultation grave au cœur de la notion d'interculturel ? Ne conduit-elle pas à croire, un peu trop facilement, aux possibilités de la communication interculturelle et du métissage dans l'univers des cultures nationales, comme dans celui des cultures cultivées ou des cultures médiatiques ? Même si ces possibilités peuvent être posées comme souhaitables, la condition ordinaire des humains est, plus largement, faite d'oppositions, voire de violences. L'interculturel volontaire occulte ainsi l'interculturel factuel. C'est pourquoi, il traite surtout des personnes et de

l'actualité, et oublie l'histoire et les sociétés. L'étude de l'interculturel historique, factuel, n'est-il pas la clef, indispensable pour que l'interculturel volontaire puisse se situer lui-même avec ses limites ? L'interculturel volontaire serait sans doute plus crédible s'il ne se contentait pas de trouver quelques niches abritées posées comme morales ou scientifiques, mais recherchait sa vérité en se confrontant à l'ensemble de l'interculturel factuel d'aujourd'hui ?

Les critiques civilisationniste, multiculturaliste et différentialiste

Bien des personnes, quelque peu informées, rapprochent l'interculturel de la notion de diversité. À l'opposé, de farouches partisans de la diversité voient l'interculturel, de façon très négative, en tant que machine à volatiliser cultures et civilisations. De fait, certains interculturalistes soulignent qu'une diversité rigide des cultures peut empêcher la communication interculturelle. Ainsi, Gilles Verbunt (1994, 1996) emploie-t-il l'expression « obstacles culturels » dans les titres de deux de ses ouvrages. Une partie des interculturalistes apparaissent comme se référant surtout à l'échange lui-même, plutôt qu'aux contenus des cultures prises séparément. D'autres, parmi les plus volontaristes, estiment même que les cultures sont en (re)naissance dans l'échange interculturel, se plaçant ainsi dans une perspective supraculturelle. À l'évidence, il y a une réelle ambiguïté de l'interculturel. Et, c'est non moins vrai pour la notion de culture elle-même, comme les critiques qui suivent nous le montrent.

Pour les civilisationnistes, la référence aux cultures, qui tend à remplacer la référence aux civilisations, comporte plusieurs risques. Tout en donnant l'impression d'être favorable à une plus grande prise en compte de la diversité, elle écrase cette diversité par une banalisation quantitative. La culture est partout présente, à travers les multiples habitudes qui se mettent en place dans une société. On comprend bien que, justement, la réaction culturaliste visait à redonner à toute culture une dignité. Celle-ci pouvait lui avoir été ôtée par des cultures se présentant comme supérieures, en se nommant civilisations. Cependant, doit-on proscrire tout débat concernant l'évaluation des cultures ? Les cultures sont-elles hors jugement ? Certes, une civilisation peut abuser d'une image flatteuse qu'elle donne d'elle-même. Pour autant, ne faut-il pas considérer que si la civilisation a beaucoup à voir avec la culture, elle y ajoute quelques dimensions qui méritent sans doute l'intérêt. La civilisation ne constitue-t-elle pas une synthèse, souvent plus étendue et plus profonde, entraînant une validité et une durée plus grande des orientations de pensée et d'action ? Même si elles sont mortelles, les civilisations se déploient davantage dans le temps et dans l'espace. Bref, substituer le culturel au civilisationnel n'est peut-être que passer d'une erreur à l'erreur inverse.

Aujourd'hui, un Bernard Nadoulek (1998) se présente comme civilisationniste à l'exemple d'un Arnold Toynbee ou d'un Fernand Braudel. Sur la base de ses expériences de terrain au service des stratégies des entreprises internationales, il a élaboré une approche, singularisante et continuiste, fondée sur la prégnance et la durée de grandes matrices civilisationnelles. Il compte huit grandes matrices, irréductibles les unes aux autres, et toujours très actives. Par exemple, pour l'Occident, il entend distinguer les trois grands courants civilisateurs, catholique, orthodoxe et protestant dont les conséquences culturelles diffèrent largement. Au regard d'une telle richesse et d'une telle complexité, la perspective interculturelle lui paraît relever plutôt de l'inculture. Disons que culture et civilisation ne devraient pas être séparées. Cependant, on ne pourra pas empêcher les idéologies de vouloir faire fond sur une notion en bannissant l'autre. On se rappellera qu'en Allemagne, au XIX^e siècle, la notion de culture fut valorisée comme culture cultivée – sciences, arts et lettres – par une bourgeoisie nationale qui se l'attribuait. Elle laissait alors, aux membres de sa noblesse, une civilisation se résumant aux seules belles manières, imitées de la noblesse française.

Le multiculturaliste, quant à lui, pose les cultures comme des ensembles cohérents et résistants de conduites qui se maintiennent dans les interactions. Selon lui, l'interculturel ne peut être que superficiel : cuisines, habillements, modes. Il lui paraît être plutôt de l'ordre d'un transculturel limité qui s'ajoute aux cultures sans les changer. Le multiculturaliste est un homme de terrain qui constate la diversité et souhaite qu'elle puisse être vécue en bonne intelligence. Sa difficulté est que, pour produire cette bonne intelligence, il faut quelque référence commune. Pour le canadien Charles Taylor (1994), le multiculturalisme est satisfaisant s'il intègre une politique de la reconnaissance des autres cultures. C'est une demande qui passe pour modeste et réaliste : elle laisse l'interculturel dans la zone de l'utopie.

De son côté, le différentialiste pose que la volonté de référence commune cherche toujours à s'imposer et qu'il faut sans cesse combattre la réduction de diversité qu'elle entraîne. Cette diversité est la valeur absolue pour les différentialistes. Pour eux, l'interculturel – sous ses allures de convivialité – risque d'être une nouvelle forme de domination des cultures. Expliquer une culture et prétendre produire de la neutralité et de l'objectivité, à son propos, correspond à s'engager déjà dans sa domination. Cette crainte se manifeste clairement sur le terrain de la recherche anthropologique. Pourtant, dans une équipe germano-philippine de rencontres culturelles, des chercheurs allemands, familiers de « l'agir communicationnel » de Jürgen Habermas (1987), notaient que leurs collègues philippins, très polis, se détournaient de toute discussion critique sur les deux cultures nationales. Ils les vivaient, bénéficiaient des observations mutuelles, mais en restaient là. Pour eux, une autre attitude aurait été irrespectueuse et illogique, contribuant à éroder la culture de l'autre. D'ailleurs, c'est contre toutes les perspectives d'unification réductrice que Jacques Derrida a voulu mettre en évidence « la différance » comme source où ne cesse de s'engendrer l'altérité.

Action politique et cultures

Les difficultés, attribuées au champ de l'interculturel, proviennent, en partie, des difficultés du champ même des cultures. Jacques Ardoino (2002 : 124) écrit : « Pour ce qu'il en est de la culture, au point où nous en sommes, faut-il conclure, à la façon d'un Gurvitch, à propos de l'institution, qu'un tel concept ne présente plus d'intérêt scientifique et qu'il est préférable de l'abandonner et de le remplacer par un autre, plus strictement définissable et plus opératoire ? ». L'auteur préfère conserver la notion de culture dans toute sa complexité, comme exigence d'une intelligibilité supérieure de l'adaptation humaine et de ses enchevêtrements. L'un des premiers de ces enchevêtrements est celui des conduites et des cultures, ou si l'on préfère des actions et des cultures. Qu'ils soient de l'école stratégique, de l'école sociétale, ou de celle de l'individualisme méthodologique, nombreux sont ceux qui reprochent aux cultures d'emprisonner nos conduites. Ils entendent nous restituer nos libertés d'agir et d'inventer. Nouvelle et éternelle querelle des anciens et des modernes ! En effet, pour ces nouveaux modernes, les actions ne sont pas engendrées par les cultures des acteurs, elles le sont par la volonté unique de ces acteurs de répondre à leur situation singulière actuelle. La culture, ce n'est pas celle qui s'est engendrée hier, mais celle qui s'engendre, aujourd'hui, à travers les actions en cours, restructurantes, insistantes, porteuses de nouveaux sens. Cependant, tous d'accord sur ce point, ils diffèrent selon les domaines d'action qu'ils choisissent : économique, politique, religieux, informationnel. Par rapport à l'interculturel, ce sont les tenants de l'action politique qui se manifestent le plus. Toutefois, ils diffèrent et même s'opposent entre eux, selon que leur action est nationale contre les communautarismes ou, européenne, cherchant l'intégration des nations. Pour les tenants d'une action politique, constitutive de la nation, l'interculturalisme, en valorisant les communautés et leurs cultures, revient sur tout l'effort national et démocratique qui considère que les citoyens sont égaux dans l'action politique et produisent librement leur société. C'est l'action politique qui a inventé la nation, c'est elle qui la valide encore aujourd'hui. Les communautarismes ne peuvent que la morceler, la détruire.

Pour les européens, continentalistes, les cultures nationales sont en partie dépassées. Annie Humbert-Droz-Swezey (1999) et Antonin J. Liehm (1999) le montrent. Ils citent des textes officiels de l'Union européenne qui énoncent la diversité culturelle, mais l'accompagnent aussitôt de la mention d'une culture proprement européenne. Dans cette optique supranationale, le multicultural et l'interculturel sont suspects. Si l'interculturel a un sens, il consiste à inventer l'Europe comme idéal transculturel commun. La formule est connue : « Parlons européen ! ». « Je parle Europe » est l'intitulé d'un récent colloque. L'interculturel est jugé de façon négative, à moins qu'il ne puisse, un temps, servir de sas de transformation pour des pays, des peuples, des populations dans l'impossibilité d'accéder directement à l'Europe de la mondialisation. Nombre

d'acteurs jugent donc qu'ils rencontrent les cultures et l'interculturel comme des obstacles à leurs projets. Ils dénoncent ces culturalistes qui réfèrent tout aux cultures. Hier, les ethnométhodologues ont fait ce reproche aux sociologues. Naguère, en France, l'École sociétale (Maurice, Sellier, Sylvestre, 1982) s'est élevée contre le culturalisme de Philippe d'Iribarne (1989). La même querelle est au cœur de l'interculturalisme. Alors que, selon Louis Porcher (1979, 1981), la référence à l'interculturel désigne l'interaction entre orientations culturelles et éclaire sur la genèse des conduites, pour Jean-Pierre Gaudier (1993 : 503), l'interculturalisme égare en ne valorisant que les cultures au détriment des stratégies de résistance des immigrés.

En fait, cultures et stratégies sont moins en opposition qu'en complémentarité. Les conduites à partir desquelles s'engendrent les nouvelles cultures sont, elles-mêmes, informées par les cultures acquises. Ne pas le voir revient à mépriser le travail adaptatif antérieur des cultures, à ne pas savoir en hériter. À l'opposé, les cultures ne sont pas hors de portée des conduites : celles-ci peuvent innover. Si nous ne comprenons pas cet enchevêtrement, nous défigurons la dynamique adaptative qui est toujours continuiste et discontinuiste : elle sait voir l'enchaînement, mais aussi la rupture et la mutation. Il est vrai que la dynamique antagoniste, caractéristique de chaque situation réelle, ne peut pas être facilement diagnostiquée par des acteurs qui sont en train de la vivre dans un contexte d'incertitude. Ils feront donc des paris auxquels ils croiront. Au long de leurs expériences, ils se constitueront leur propre orientation culturelle, sous-estimant les cultures et leur prégnance, ou sous-estimant les conduites et leur liberté.

Multiculturel, transculturel, interculturel

Un second exemple d'enchevêtrement complexe est celui des trois perspectives : multiculturelle, transculturelle, interculturelle. On simplifie beaucoup en attribuant le multiculturel et le multiculturalisme aux « cultures anglo-saxonnes ». La Grande-Bretagne et les États-Unis diffèrent pourtant déjà. Ou encore, on attribue l'interculturel au continent européen, et en tout cas à la France. Or, cela a été vu, l'interculturel français a une source américaine importante. Quant à la référence au transculturel, elle est souvent attribuée aux pays catholiques de l'Europe du Sud. Mais, le terme transculturel a plus d'une signification ! Il faut corriger ces simplifications : regardons mieux, même brièvement, le cas des États-Unis. Dès leur origine, ils sont aux prises avec une tension entre tolérance religieuse et intolérance raciale. Ils doivent se constituer en un pays uni, d'où la recherche d'une certaine assimilation transculturelle. Les compositions entre ces orientations se sont réalisées de façon différente, au cours de l'histoire, en particulier en référence à l'ouverture et à la nature de l'immigration. Dimensions d'interculturalité et reprise multiculturelle ont alterné,

ou se sont compensées. Une banque de données américaine du journalisme, nommée Nexis, a étudié un échantillon de la presse américaine, au cours d'une décennie entière. Cette étude statistique y met clairement en évidence une reprise de prégnance de la perspective multiculturelle. Cette reprise a lieu entre 1981 – année où les termes multiculturel et multiculturalisme n'apparaissent qu'une quarantaine de fois – et 1992 où, dans le même échantillon, on les trouve deux mille fois. Denis Lacorne (1997 : 20) précise que le terme multiculturel semble se trouver pour la première fois, en langue anglaise, dans un roman d'Edward F. Haskell (1924), commenté en 1941 dans la rubrique des livres du *New-York Herald*. Ensuite, « multiculturel » est présent, dans la presse anglo-canadienne, dès 1959, pour évoquer la réalité sociale à Montréal ou à Toronto. Pourtant, il faudra des décennies pour qu'on lise ces précisions avec l'introduction de l'article « Multicultural » dans l'*Oxford English Dictionary* (1989). Mais l'optique du *melting-pot*, elle aussi d'abord littéraire, est encore bien plus ancienne. Denis Lacorne rappelle que *The Melting-pot* est le titre d'une pièce de théâtre de 1908, déjà réimprimée sept fois jusqu'en 1917. On s'en rend compte, la seule analyse – même rapide – de l'évolution complexe des États-Unis nous empêche d'assimiler, de façon simpliste, telle culture nationale à tel choix favorisant, de façon régulière, le multiculturel, le transculturel ou l'interculturel. Deux travaux antérieurs nous entraînent plus loin. À la fin du XIX^e siècle, Ferdinand Tönnies (1887, 1977) publie *Communauté et société*. La communauté n'est-elle pas la forme de composition sociale d'autrefois, et la société, celle d'aujourd'hui ? Mais ce qui est situé dans le temps n'a-t-il pas aussi une signification hors du temps ? Communauté et société sont deux dimensions irréductibles de tout grand ensemble humain. Plus tard, Louis Dumont (1977, 1979, 1991) distingue, et situe dans le temps, sociétés holistes et sociétés individualistes. Dans l'esprit de Louis Dumont, selon Vincent Descombes (1999), ce sont pareillement deux dimensions irréductibles de tout ensemble humain. Qu'il s'agisse de « communauté et société » ou de « sociétés holistes », « sociétés individualistes », on met ainsi en évidence une double signification : historique et systémique.

Or, les trois termes du champ notionnel relèvent aussi de cette double signification. D'un point de vue systémique, ils concernent toute société cherchant à s'adapter à la complexité de sa structure et à la violence de ses tensions. L'orientation multiculturelle correspond à des situations dans lesquelles les différences demeurent fortes : population dominante, imposant diverses formes de séparation et de distinction, corrigées, parfois, par des actions de discrimination positive. Dans ce dernier cas, certaines valeurs sont communes aux populations différentes. De ce fait, y a-t-il un certain transculturel, fut-il minimum. L'interculturel apparaît comme une troisième perspective relationnelle, qui n'est pas exclusive des autres. Ce n'est pas une autre solution, encore moins « la » solution qui pourrait ou même devrait se substituer au multiculturel ou au transculturel. Il s'agit plutôt de mettre en œuvre des possibilités d'évolution pour des situations multiculturelles qui le permettent, ou

de tester – dans l'échange effectif, quotidien, durable – la qualité de la référence transculturelle commune. Assouplissement du multiculturel, épreuve du transculturel, l'interculturel a plusieurs fonctions, mais il n'est ni le tout, ni même une alternative. Il n'est que l'une des trois perspectives d'une triade adaptative. Celle-ci s'invente dans la recherche de toute société pour s'ajuster à la réalité et à l'imaginaire de sa démographie culturelle.

Un développement humain antagoniste et interculturel

La clarification des emplois – historique et systémique – des trois dimensions multiculturelle, transculturelle et interculturelle, met en évidence les difficultés de construction et d'organisation des sociétés. Ces difficultés partent de problématiques antagonistes rendant les recherches adaptatives difficiles et même décourageantes. Comment une société, quelle que soit sa forme, pourrait ne pas avoir à « équilibrer » sa diversité et son unité, sa continuité et son évolution, sa recentration et son expansion ? Comment pourrait-elle ne pas devoir « équilibrer » les relations entre les hommes et les femmes, entre les générations, les vivants et les morts, le profane et le sacré, le travail et le loisir (Demorgon, 2000a) ? Des pays et des peuples différents souhaitent, ou non, se composer ensemble, et d'une façon ou d'une autre, ils peuvent y être contraints, sans le souhaiter. Des luttes et des arrangements ont inévitablement lieu qui utilisent, aussi, des moyens culturels. Certains de ces moyens permettront d'obtenir une victoire militaire, et d'autres, de réussir l'union des adversaires d'hier. Des compromis se font, combinant – parfois de façon étonnante – les données culturelles des vainqueurs et des vaincus.

Des réflexions savantes ou de bon sens nous rappellent ces interculturalités étonnantes. Certes, elles sont connues et même banalisées comme résultats, mais elles ne sont pas pensées comme véritable processus interculturel de production de l'humain. Ainsi, dès la première moitié du XX^e siècle, un Ralph Linton (1936, 1968) s'y emploie-t-il, quand il écrit : « Après son repas, le citoyen américain se dispose à fumer; habitude des Indiens américains, en brûlant une plante cultivée au Brésil, soit dans une pipe venue des Indiens de Virginie, soit au moyen d'une cigarette venue du Mexique. S'il est assez endurci, il peut même essayer un cigare qui nous est venu des Antilles en passant par l'Espagne. Tout en fumant, il lit les nouvelles du jour imprimées en caractères inventés par les anciens Sémites, sur un matériau inventé en Chine, par un procédé inventé en Allemagne. En dévorant les comptes rendus des troubles extérieurs, s'il est un bon citoyen conservateur, il remerciera un Dieu hébreu, dans un langage indo-européen, d'avoir fait de lui un Américain cent pour cent ». Aujourd'hui, cette interculturalité enchevêtrée des sociétés et des conduites de leurs acteurs fait partie de la conscience populaire. Pour preuve, en voici ce texte – anonyme –

dont la photocopie est régulièrement redemandée par les clients d'un restaurant parisien : « Ton Christ est juif. Ta voiture est japonaise. Ta pizza est italienne et ton couscous algérien. Ta démocratie est grecque. Ton café est brésilien. Ta montre est suisse. Ta chemise est indienne. Ta radio est coréenne. Tes vacances sont turques, tunisiennes ou marocaines. Tes chiffres sont arabes. Ton écriture est latine, et... tu reproches à ton voisin d'être un étranger ».

Constater ces interculturalités ne consiste pas pour autant à les expliquer. De quels processus d'évolution procèdent-elles ? Pour répondre, il faut d'abord faire état d'une invention notionnelle, permettant une meilleure intelligibilité des évolutions culturelles des sociétés. Familier de la notion commune d'acculturation, Georges Devereux (1970, 1972) a été conduit à la compléter, en proposant la notion d'acculturation antagoniste dont il a précisé les différents processus. Le point fondamental est que les acteurs ne sont pas enfermés dans leur culture. Au contraire, dans les conflits comme dans les arrangements, ils utilisent les cultures des autres, quand ils y voient des atouts pour eux-mêmes. Ce faisant, ils s'acculturent – au moins en partie – à leurs adversaires. On est loin des simplifications du diffusionnisme et des théories de l'influence. Conjointement, mieux vaut se référer, à la théorie – elle aussi antagoniste – de l'adaptation selon Jean Piaget, car elle met en évidence le double mouvement contradictoire : d'accommodation de soi aux réalités et d'assimilation des réalités à nos données propres. Dans des situations de sociétés, moins inégalitaires que celles étudiées par George Devereux, les deux sociétés en présence, pourront être ensemble diversement dominantes et dominées. L'interculturalité antagoniste est la notion fondamentale, indispensable pour comprendre les évolutions historiques des sociétés et des grandes formes de société. Par exemple, on peut montrer comment est compréhensible, grâce à elle, le devenir de la relation entre l'Occident national industriel-marchand et le Japon, « resté *shogunal*-impérial » (Demorgon, 2000b).

Les grandes formes de société

Mais, comment les sociétés et leurs acteurs interviennent-ils dans cette interculturalité ? Autour de quels objectifs et avec quels enjeux ? Pour le comprendre, il nous faut découvrir quel est le milieu commun aux pays et aux personnes. C'est la grande forme de société déjà organisée, ou en cours d'organisation, qui constitue l'évidence culturelle commune, produite à travers les genèses diversifiées des sociétés singulières et de leurs acteurs. Tout en étant très variables, ces genèses opèrent autour de certaines dimensions adaptatives antagonistes : unité, diversité ; sédentarité, nomadisme ; politique, économique ; religieux, informationnel. Il en résulte une dynamique évolutive au cœur de laquelle peuvent s'opposer l'ancienne forme générale de société et la forme nouvelle en train de naître. Ainsi, les deux premières grandes formes de société, communautaire-tribale et royale-impériale se sont-elles opposées pendant des

siècles. En de multiples occasions, les sociétés singulières de ces époques se sont trouvées en interculturelation antagoniste. Elles s'y sont opposées jusqu'à ce que certaines d'entre elles soient en mesure d'imposer définitivement la nouvelle forme sociétale qui les avantageait. Tantôt, elles y sont parvenues en renforçant leurs pratiques originales. La sédentarité s'est durcie en frontière, se voulant infranchissable aux étrangers : le *limes* pour l'Empire romain, et la grande muraille pour l'Empire chinois. Tantôt, à l'opposé, chaque société singulière a voulu s'appropriier les atouts culturels des autres. Les armées des empires sédentaires ont dû se doter de cavaleries légères d'archers. Ou encore, les tribus nomades se sont unifiées, constituant des sortes d'empires nomades, comme Gérard Chaliand (1995) les a nommés. Troisième possibilité, plus complexe, l'interculturelation antagoniste dans une société ou entre les sociétés a engendré de véritables créations culturelles. En Égypte, se sont succédées des hybridations religieuses, de type polythéiste, ou des crases religieuses unificatrices, de type monothéiste, avec une influence sur les Hébreux. Quoi qu'il en soit des processus singuliers, l'interculturelation, conflictuelle, destructrice et créatrice, s'est singulièrement manifestée à travers cette longue lutte pluriséculaire et quasi-planétaire, des deux premières grandes formes concurrentes de sociétés : les tribus nomades et les empires sédentaires. Alors que cette lutte a duré près de trois mille ans, elle ne se cristallise guère, dans les livres d'histoire, au-delà de la figure d'Attila.

Les grands secteurs d'activités

On associe presque toujours le champ notionnel de l'interculturel aux relations entre personnes, appartenant à des pays de culture différente et, par extension, aux relations entre ces pays. On se situe alors aux niveaux microsocial et mésosocial. En revanche, est pratiquement occulté le vrai niveau macro-social, constitué par les grandes formes de société, et par leurs origines, à travers la dynamique des acteurs s'investissant diversement dans les grands secteurs d'activité : religieux, politique, économique, informationnel. La relation entre les cultures des personnes et celle des pays pose la nécessité d'éviter deux erreurs : penser les pays comme déterminant simplement la culture des personnes ou penser les personnes comme plus autonomes qu'elles ne le sont. Or, les grands secteurs d'activités constituent les domaines et les moments du lien entre personnes et pays. Ils ne sont pas eux-mêmes donnés d'avance, comme tels, mais construits au cours de la géo-histoire des sociétés. Ces grandes orientations d'activités sont organisées, hiérarchisées, à mesure qu'elles permettent, à travers leurs équilibres, une construction plus prégnante de la société. À côté des inventions du profane et du sacré, puis du religieux, du politique, de l'économique, il y a celle des visages de l'informationnel : technique, esthétique, ludique, philosophique, scientifique, écologique, médiatique. À leur façon, c'est en s'investissant dans les secteurs d'activité que les différentes

catégories d'acteurs humains entraînent leur société singulière à se maintenir ou à se modifier jusqu'à changer de grande forme sociétale. Évoquons le second grand changement de forme sociétale que fut le passage des royaumes et des empires aux nations industrielles-marchandes. Cela eut lieu à partir d'un renversement des orientations qui supportaient la forme royale-impériale. Royaumes et empires s'étaient constitués et se maintenaient sur la base d'une alliance prédominante des acteurs du religieux et du politique. La nouvelle forme sociétale de la nation marchande est parvenue à remplacer celle des royaumes, grâce à la prédominance de l'alliance des acteurs de l'économique et de l'informationnel : scientifique, technique et médiatique.

L'interculturel factuel aujourd'hui : l'informationnel-mondial

Les contributions précédentes ont mis en évidence l'existence de l'interculturel factuel, géo-historique, géopolitique. Il ne pouvait pas être découvert facilement comme tel. En effet, l'appropriation savante de son champ s'est effectuée de façon disciplinaire morcelée : à travers les soucis événementiels de l'histoire, la méticulosité d'approche singularisante et impliquée de l'ethnologie, les ambitions de la sociologie, soucieuse, quant à elle, d'une théorie générale de la société. En quelque sorte, l'interculturalité factuelle a été recouverte par ces investissements disciplinaires multiples, par ailleurs tous utiles et de qualité, sauf exception. Aucune des perspectives de ces études disciplinaires n'est à renier. Simplement, dans l'adaptation antagoniste entre la division cartésienne des difficultés conduisant au morcellement disciplinaire, et la recherche d'une théorie unitaire, le déséquilibre s'est maintenu, en faveur de la division, réputée plus modeste, plus rigoureuse et plus sage. Un rééquilibrage s'amorce avec la découverte de l'interculturel factuel. Celle-ci s'est produite dans le contexte du changement de forme sociétale. Hier, les nations industrielles-marchandes se sont substituées aux royaumes et empires. Aujourd'hui, elles se trouvent soumises au défi de parvenir à la maîtrise d'une information mondiale ou plutôt d'un informationnel-mondial. C'est lui qui constitue le nouvel atout culturel supérieur. Ne commettons pas l'erreur de le considérer comme déjà clairement défini. Il est bien plutôt en cours d'invention à travers les investissements contradictoires des multiples catégories d'acteurs. En se constituant sur l'espace de la planète, cet informationnel mondial de savoir et médiatique a provoqué l'intérêt – géographique, touristique, économique – relatif aux réalités des différents pays. Il n'a pu manquer d'aborder leur épaisseur temporelle : celle de leurs cultures historiques. Et maintenant, revenus des philosophies simplificatrices de l'histoire, certains des acteurs de cet informationnel-mondial s'interrogent sur son intérêt et sur sa capacité à comprendre les interculturalités complexes à l'origine des sociétés et de leurs cultures, de façon à pouvoir en faire bénéficier le devenir humain.

L'interculturel volontaire : leurre et valeur

Accompagnant et encourageant la découverte – même limitée – de l'interculturel factuel géo-historique, des recherches interdisciplinaires et internationales globalisées ont été entreprises. Par exemple, ne citons et dans des genres différents que les travaux de Fernand Braudel, Immanuel Wallerstein, Marvin Harris, Norbert Elias, Jean Baechler, Edgar Morin, Emmanuel Todd et Jarred Diamond (2000). En opposition à la culture du morcellement et de la séparation des disciplines, ces travaux permettent, sans philosophie de l'histoire, de comprendre que l'histoire des sociétés est interculturelle, pacifique ou violente. Cette connaissance, surtout si elle devient elle-même culture (Demorgon, 2002), peut fonder cet interculturel volontaire qui, pour le moment, reste proche d'une nouvelle utopie des différences composites. Nous avons signalé que, dès 1982, la revue *Pour s'interroger* : « Vers une société interculturelle ? ». Claude Clanet (1990) évoque le difficile et incertain « passage des sociétés pluriculturelles [...] aux sociétés interculturelles ». Gilles Verbunt (2001 : 10) intitule un livre : *La société interculturelle*. Sans doute, il précise « qu'aucune nation n'a réalisé une vraie société interculturelle ». Cependant, il souhaite « une prise au sérieux du projet de société interculturelle ». Il la définit : « La société interculturelle (ou l'interculturel tout court) est une manière de concilier l'universel et le particulier, le global et le local ». Par prudence, Alain Touraine (1997 : 221) met fortement en avant l'expression de société multiculturelle. Toutefois, il lui reconnaît l'indispensable moyen d'une communication interculturelle réaliste, à la fois ouverte et fermée. Finalement, il entraîne largement cette société multiculturelle dans la zone de la volonté prophétique : « Autant ont été fragiles [...] les empires multiethniques et multiculturels, autant sera vigoureuse une société capable de reconnaître des individus, des groupes sociaux, des cultures [...] et de les faire communiquer [...] en suscitant, chez chacun, le désir de reconnaître, en l'Autre, le même travail de construction qu'il opère en lui-même ».

On peut comprendre que cet interculturel volontaire puisse apparaître à maints observateurs comme une tromperie, comme un leurre, sur une planète où la violence reste extrême. Ce sentiment s'est trouvé d'autant plus renforcé que les partisans de l'interculturel volontaire n'ont guère pris en compte l'interculturel factuel. Cette prise en compte se doit de devenir opératoire et inventive, aux plans existentiels, symboliques et pratiques. Faute de quoi, l'interculturel volontaire ne serait rien d'autre qu'une amélioration de quelques problématiques relationnelles limitées. Pour être crédible, le travail de l'interculturel doit se déployer conjointement dans un grand nombre de recherches et d'inventions, si possible en les conjuguant plutôt qu'en les opposant. Il devrait aussi pouvoir comporter un traitement interculturel des langues qui, encore aujourd'hui, est trop peu mis en œuvre (Flam, 1990 ; Van Lier, 1990).

Conclusion

Toutes les formes de la culture résultent d'un processus commun que le mot nomme parfaitement. La culture est mise en valeur, par des conduites et des actions humaines, d'un champ quel qu'il soit, de l'expérience. Toutefois, cette mise en valeur effectuée, il en résulte des ressources que certains possèdent et d'autres pas. Les cultures sont aussi potentiellement des armes. Dès lors, c'est une distorsion logique et dynamique grave de réserver, dans la pensée comme dans la pratique, le mot culture à ce qui a déjà son nom de domaine informationnel spécifique : les « belles » lettres, les « beaux » arts, les « bonnes » techniques et les « vraies » sciences. Ce faisant, on triche en laissant croire que la culture est au dessus de la mêlée alors qu'elle est en son cœur. En même temps, on fait comme si la culture dite cultivée, était sans pouvoir en ce qui concerne, par exemple, l'évolution des cultures nationales des pays. Les transferts, les branchements interculturels des arts, des lettres, des sciences et des médias sont cruciaux pour constituer des « sas » de reconnaissance et d'évolution des appartenances ethniques, religieuses ou socio-économiques, à tous les niveaux de chaque société et entre les sociétés.

On nie un peu moins le pouvoir d'agir de la culture médiatique, quand elle se fait propagande, publicité, communication dite politique, communication sportive à l'échelle de la planète (Demorgon, 2002). Mais, dans l'ensemble, cultures cultivée et médiatique sont davantage pensées, l'une, comme du savoir, ennuyeux, peu convivial, rébarbatif, ou pour les deux, comme de la distraction, sans portée dans l'action efficace (Porcher, 1994). Même les sciences et les techniques voient leurs réelles puissances d'action, rabattues sur la seule sphère décisionnelle qui les commande et les contrôle. En revanche, la portée de cette sphère décisionnelle est largement surestimée, quant à ses capacités d'apporter des changements au plan des cultures. Les domaines religieux et politique y ont largement prétendu hier, et encore aujourd'hui, même s'ils sont affaiblis. À la limite, dans la culture dominante actuelle, seul le domaine économique relèverait de l'action décisive. Du coup, les origines historiques et les racines culturelles de ce domaine qui, pourtant, lui donnent sens, sont négligées, au profit de sa supposée toute puissance actuelle. En se généralisant, cette coupure entre action et culture détruit l'accès à la complexité du réel et à son intelligibilité. Or, l'interculturel comme « dynamique entre » échappe au côté qui peut paraître figé du culturel. Il se laisse plus difficilement coupé de l'inter-stratégique. Sans doute, le moteur profond de l'interculturalité se trouve dans cette recherche d'une conjonction dynamique des formes de la culture, entre elles et avec les conduites d'action. La conjugaison affrontée de l'interculturel factuel et de l'interculturel volontaire est, peut-être, de cet ordre. Elle pourrait contribuer à donner à l'informationnel mondial qui se déploie de façon incertaine aujourd'hui, un visage plus rigoureux, plus fécond, plus humain.

Références

- Abdallah-Pretceille M., 1982, « Expression culturelle et pédagogie interculturelle », *Migrants - Formation*, 50, CNDP, oct.
- 1998, « Pédagogie interculturelle », *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, Paris, Nathan.
- 1998, *L'éducation interculturelle*, Paris, Presses universitaires de France.
- Albert M.-T., 1999, « La dimension européenne dans l'éducation et la construction d'une identité européenne. Une critique », pp. 28-46, in : Demorgon J., Wulf Ch., dirs, *À propos des échanges bi, tri, et multilatéraux en Europe*, Textes de travail, 19, Office franco-allemand pour la jeunesse.
- Ardoino J., 2002, « Culture et civilisation », in : Barus-Michel J., Enriquez E., Lévy A., dirs, *Vocabulaire de Psychosociologie*, Paris, Éd. Érès.
- Arenilla L., et al., 2000, *Dictionnaire de pédagogie*, Paris, Bordas.
- Benedict R., 1946, *Le Chrysanthème et le sabre*, trad. de l'américain par L. Mécréant, Paris, Picquier, 1987.
- Berne E., 1970, *Analyse transactionnelle et psychopathologie*, trad. de l'américain par S. Laroche, Paris, Payot, 2001.
- Blay M., 2003, *Grand dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse.
- Bloch H., et al., 1991, *Grand dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1999.
- Bonte P., Izard M., 2002, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Boudon R., Besnard Ph., 1999, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse.
- Boudon R., Bourricaud F., 2002, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Cabioc'h S., Ozan G., 1983, « L'invention de l'Interculturel », *Vous avez dit... interculturel !*, 1, Caen, Éd. de l'École normale du Calvados, pp. 59-88.
- Calliabetso P., 1991, « L'inter-communication culturelle européenne en classe de langue », *Europe plurilingue*, 0.
- Camilleri C., 1998, « Interculturel », in : Doron R., Parot F., *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Nathan.
- Carpentier N., 2003, « Formations interculturelles : compétences et diplômes », pp. 272-274, in : Demorgon J., Lipiansky E.-M., Müller B., Nicklas H., dirs, *Dynamiques interculturelles pour l'Europe*, Paris, Anthropos.
- Chaliand G., 1995, *Les Empires nomades, de la Mongolie au Danube, V^e s. av. J.-C. - XVI^e s.*, Paris, Perrin.
- Champy P., Etévé C., dirs, 2000, *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, Paris, Nathan.
- Charlot M., 1982, « L'éducation interculturelle à l'école », *Pour*, 86, déc.
- Clanet C., 1986, « L'interculturel et la pédagogie », pp. 192-195, in : Guillaume M., dir., *L'état des sciences sociales en France*, Paris, Éd. La Découverte.

- 1990, *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Colin L., Hess R., 2003, « Le Monde, l'Europe et le résidu », p. XI, in : Demorgon J., Lipiansky E.-M., Müller B., Nicklas H., dirs, *Dynamiques interculturelles pour l'Europe*, Paris, Éd. Anthropos.
- 1999, « Le travail de l'interculturel : une nouvelle perspective pour la formation », *Pratiques de formation- Analyses*, Université Paris 8, pp. 37-38.
- Debray R., 2000, *Introduction à la médiologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Demorgon J., 2000a, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Éd. Anthropos.
- 2000b, *L'interculturalisation du monde*, Paris, Éd. Anthropos.
- 2002, *L'histoire interculturelle des sociétés*, Paris, Éd. Anthropos.
- Denoux P., 1994, « Pour une nouvelle définition de l'interculturalisation » pp. 67-81, in : Blomart J., Krewer B., dirs, *Perspectives de l'interculturel*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Déotte J.-L., 1984, « Sur le monothéisme judaïque entre nomadisme sauvage et despotisme d'empire », *Vous avez dit... interculturel !*, 2, Caen, Éd. de l'École normale du Calvados.
- Descombes V., 1999, « Louis Dumont ou les outils de la tolérance », *Esprit*, pp. 65-85, sept.
- Devereux G., 1970, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, trad. de l'anglais par T. Jolas, H. Gobart Paris, Gallimard, 1983.
- 1972, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion.
- Diamond J., 2000, *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, trad. de l'anglais par P.-E. Dauzat, Paris, Gallimard.
- Dictionnaire des sciences économiques et sociales*, 2002, Paris, Belin.
- Dictionnaire encyclopédique Auzou 2004*, 2003, Paris, Ph. Auzou.
- Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré*, 1994, Paris, Hachette.
- Doron R., Parot F., 1998, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Nathan.
- 2003, *Dictionnaire de Psychologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Dumont L., 1979, *Homo hiérarchicus*, Paris, Gallimard.
- 1977, *Homo aequalis I*, Paris, Gallimard.
- 1991, *Homo aequalis II*, Paris, Gallimard.
- Étienne J., et al., 1997, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Hatier.
- Europe plurilingue*, 2002, Actes du colloque « Je parle Europe », nov.
- Encyclopédie philosophique universelle*, 1990-1994, *Les Notions philosophiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Flam A., 1990, *L'analyse psychogrammaticale. Étude comparée des niveaux cognitifs de cinq langues*, Lonay/Paris, Delachaux & Niestlé.
- Fleury-Vilatte B., Hert Ph., 2003, « Frontières disciplinaires », *Questions de communication*, 3, Nancy, Presses universitaires de Nancy, pp. 3-9.

- Garnier Y., Vinciguerra M., 2003, *Le Petit Larousse* 2004, Paris, Larousse.
- Gauthey F., Xardel D., 1990, *Le Management interculturel*, Paris, Presses universitaires de France.
- Gaudier J.-P., 1993, « Tendances actuelles de la recherche en communication interculturelle en France », pp. 502-503, in : Sfez L., dir., *Dictionnaire critique de la communication*, Paris, Presses universitaires de France.
- Godfryd M., 2003, *Vocabulaire psychologique et psychiatrique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Guillaume M., 1986, *L'état des sciences sociales en France*, Paris, Éd. La Découverte.
- Habermas J., 1987, *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 t., trad. de l'allemand par J.-L. Schlegel, Paris, Fayard.
- Hall E. T., Hall R. M., 1984, *Les différences cachées. Une étude de la communication internationale : Comment communiquer avec les Allemands ?*, *Über den Umgang mit Franzosen*, Hambourg, Stern, 1991.
- Haskell E. F., 1924, *Lance. A Novel about Multicultural Men*, New York, John Day and Co.
- Hess R., 2002, « Institution », in : Barus-Michel J., Enriquez E., Lévy A., dirs, *Vocabulaire de psychosociologie*, Paris, Éd. Érès.
- Humbert-Droz-Swezey A., 1999, « L'Europe de la culture ou des cultures », *Communication et langages*, 119, pp. 76-90.
- Intercultures*, 1987-1993, *Revue pluridisciplinaire spécialisée en formation interculturelle*, Sietar-France, 23 numéros.
- Intercultures*, 1993-1994, *Revue d'études des relations internationales et interculturelles*, F. Gauthey, 24, 25-26.
- Iribarne Ph. d', 1989, *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Éd. du Seuil.
- Karanatsis C., 2002, « Histoires nationales et éducation interculturelle », *Europe plurilingue*, 25.
- Korzybski A., 1933, *Science and Sanity, an Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*, New York, Publishing Company, 1958.
- Lacorne D., 1997, *La crise de l'identité américaine : du melting pot au multiculturalisme*, Paris, Fayard.
- Le Littré. Dictionnaire de la langue française en un volume*, 2000, Paris, Hachette.
- Lexis. Larousse de la langue française*, 2002, Paris, Larousse.
- Leeds-Hurwitz W., 1993a, « Tendances actuelles de la recherche en communication interculturelle aux États-Unis », pp. 500-501, in : Sfez L., dir., *Dictionnaire critique de la communication*, t. 1, Paris, Presses universitaires de France.
- 1993b, *Foreign Service Institute*, p. 1076, in : Sfez L., dir., *Dictionnaire critique de la communication*, t. 2, Paris, Presses universitaires de France.
- Liehm A.-J., 1999, « La culture mal aimée de l'Europe », *Le Monde diplomatique*, 27, sept.
- Marc E., 1997, « Les dessous de la communication interculturelle », *La Communication. État des savoirs*, Sciences humaines, mars-avr.

- 2002, « Interaction », pp. 189-196, in : Barus M. et al., *Vocabulaire de psychosociologie*, Paris, Éd. Érès.
- Maurice M., Sellier F., Sylvestre J.-J., 1982, *Politique d'éducation et organisation industrielle en France et en Allemagne. Essai d'analyse sociétale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Nadoulek B., 1998, *Guide mondial des cultures*, Paris, Éd. E.F.E.
- Ogay T., 2000, *De la compétence à la dynamique interculturelles*, Genève, Peter Lang.
- Oxford English Dictionary*, 1989, X, Oxford, Clarendon Press.
- Pour, 1982, « Vers une société interculturelle ? », 86.
- Porcher L., 1994, *Télévision, éducation et culture*, Paris, A. Colin.
- 1979, 1981, *L'éducation des enfants de travailleurs migrants en Europe : l'interculturalisme et la formation des enseignants*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.
- Porter M., et al., 1962, *Psychothérapie et relations humaines*, Beauvechain, Nauwelaerts.
- Pratiques de formation-Analyses*, 1983, « L'Éducation et les défis interculturels », 5, Paris, Université Paris 8.
- Pruvost J., 2002, *Les dictionnaires de langue française*, Paris, Presses universitaires de France.
- Raynaud Ph., Rials S., 2003, *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Rey A., et al., 2000, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2 vol., Paris, Éd. Le Robert.
- Rey A., dir., 2001, *Le grand Robert de la langue française*, t. 4, Paris, Éd. Le Robert.
- Rey M., 1983, *Recueil d'informations sur les opérations d'éducation interculturelles en Europe*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.
- 1997, *Identités culturelles et interculturalité en Europe*, Genève, Centre européen de la culture/Actes Sud.
- Sillamy N., dir., 1980, *Dictionnaire encyclopédique de psychologie*, Paris, Bordas.
- Simon Barouh I., 1984, « École et diversité culturelle », *Vous avez dit... interculturel !*, 2, Caen, Éd. de l'École normale du Calvados.
- Storrie T., 2000, *The Evaluation of Intercultural Exchange*, Leicester, National Youth Agency.
- Todd E., 1999, *La diversité du monde*, Paris, Éd. du Seuil.
- Tönnies F., 1887, *Communauté et société*, Paris, Retz, 1977.
- Touraine A., 1997, *Pouvons-nous vivre ensemble ?*, Paris, Fayard.
- Unesco, 1980, *Introduction aux études interculturelles, 1976-1980, Esquisse d'un projet pour l'élucidation et la promotion de la communication entre les cultures*, Paris, Éd. de l'Unesco.
- Van Lier H., 1989-1990, « Logique des langues européennes », I-X, *Le Français dans le Monde*, Paris, Édicef.
- Villanova R. de, Hily M.-A., Varro G., 2001, *Construire l'interculturel ?*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Verbunt G., 1994, *Les obstacles culturels aux apprentissages*, Paris, Centre national de la documentation pédagogique/Éd. du Seuil.

- 1996, *Les obstacles culturels aux interventions sociales*, Paris, Centre national de la documentation pédagogique/Éd. du Seuil.
- 2001, *La société interculturelle*, Paris, Éd. du Seuil.
- Zarader J.-P., dir., 2002, *Le vocabulaire des philosophes*, Paris, Éd. Ellipses.
- Winkin Y., 1993, « La communication interpersonnelle et interculturelle », pp. 413-515, t. 1, in : Sfez L., dir., *Dictionnaire critique de la communication*, 1, Paris, Presses universitaires de France.
- 1993, « Biographies », pp. 1688-1711, in : Sfez L., dir., *Dictionnaire critique de la communication*, t. 2, Paris, Presses universitaires de France.

Documents mis en ligne

- Carpentier N., Demorgon J., 2003, *Les grandes orientations culturelles*, 23 émissions de 30 minutes, Cours de formation à l'interculturel, Encyclopédie sonore des universités, Nanterre, <http://e-sonore.u-paris10.fr>
- Textes de travail*, 1983-2003, 1-21, Office franco-allemand pour la jeunesse www.ofaj.org
- www.dfjw.org.